

10
MARTINE MAIZIÈRES

16°Y²
4662
(J1)



Sans étriers



les sentiers de l'aube

PLON

SANS ÉTRIERS

16072
14662
(41)

JL. 17 7. 1969 8410

Collection " LES SENTIERS DE L'AUBE "

AVENTURE :

- Claude ULLIN
Cécile et la vedette grise.
Défense d'embarquer.
- José LA GARENNE
Pia dans le jardin clos.
Orion préfère les marguerites.
- Michèle MARAVAL
Le Secret de Florence.
- Jean ROMAGUY
Colonie de vacances.
- Bernard CAZÈLES
Annabel et le Corsaire.
- Yvon MAUFFRET
Pimprenelle antiquaire.
- Jean LE GUÉVEL
Lise, Grand Bi et l'aventure.

A paraître :

- Robert TELDY-NAÏM
La Croisière de la « Sirène ».

HISTOIRE :

- Yette JEANDET
Sylvie et l'inconnu de Cara-
magne.
- Bernard CAZÈLES
Juliette et le Roi de Naples.
Alyette aux yeux gris.
Annabel et le Corsaire.
- Cendriline de PORTHAL
Mousseline.
- Sylvie JODRY
Ysabel de Châteaueux.

EXOTISME :

- Jean LE GUEVEL
Leïla, la fiancée des blés
(Égypte).
- Robert TELDY-NAÏM
Candala parmi les hautes her-
bes (Inde).
- Marianne MONESTIER
Kanaïok (Grand Nord).

PSYCHOLOGIE :

- Marianne MONESTIER
Catherine du Lézard.
Les Fleurs de rentrée.
- Édouard OLLIVRO
Picou, fils de son père.
- Martine MAIZIÈRES
Les Gitans, ça vole les poules.
Le Crépusculé de l'amitié.
Camp de toile.
- Monique WILLIAMS
De Marjolaine et de muguet...
- Claude ULLIN
Blanche-Marie du Liban.
Margaret et les conspirateurs.
- Janine PAPY.
Les Marionnettes de minuit.

- Pierre de LATIL
Championne de ski.
Bouya-Bouya.
- Anita PÉREIRE
L'Enfant marquée :
I. - Angéline
II. - Angéline au lycée.

- Jean LE GUÉVEL
Quand le village se retrouve.
- Salvatore GOTTA
Giannalisa.
- Vladimir G. KOROLENKO
Le Musicien aveugle.

A paraître :

- Marianne MONESTIER
Julia des Goémons.
- Roger FLOURIOT
Mon école et ses chansons.

RÉCITS ET NOUVELLES :

- Marianne MONESTIER
Gris-Souris.
- Claude ULLIN
Belle qui rêve, Belle qui rit.
- Martine MAIZIÈRES
Histoires de tous les jours.

Les sentiers de l'aube

MARTINE MAIZIÈRES

SANS ÉTRIERS

roman



LIBRAIRIE PLON

8, rue Garancière — PARIS-6^e



© 1959 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris l'U. R. S. S.

Pour recevoir gratuitement et sans engagement de votre part le *LISEZ PLON*,
bulletin illustré d'informations sur nos collections, nouveautés et réimpressions,
faites-nous connaître votre adresse.

CHAPITRE PREMIER

ILS étaient agités, bavards et gesticulants. Ils étaient une poignée, en vêtements de cheval, à peine adolescents, presque gamins. Henri les dépassait d'une demi-tête et l'on voyait poindre, au-dessus du groupe qu'ils formaient, la brosse drue de ses cheveux clairs.

Nattes au vent, nez en l'air, impérative et sûre d'elle, Hélène parlait assez fort pour dominer toutes les autres voix :

— Peur ? Moi, j'ai peur ?

Elle haussa les épaules, eut une moue pleine de mépris pour le maigre et long garçon qui la soupçonnait d'une chose pareille. Mais Henri semblait y croire dur comme fer.

— Avec ça que tu ferais toute la reprise sans étriers !

— Chiche !

— Chiche !

Henri tendit la main. Hélène frappa de toutes ses forces dans cette main tendue. Son geste plein d'énergie parut convaincre le groupe des autres qui discutaient en sourdine au-dessous du ton éclatant des deux protagonistes de l'affaire.

— Elle le fera, soutint Françoise avec, dans la voix,

cette note d'admiration qu'elle savait y mettre dès qu'il était question d'Hélène.

— Jusqu'à ce qu'elle se retrouve à plat ventre dans la sciure, prophétisa Louis, plein d'assurance.

— Henri gagnera haut la main, affirma Jérôme.

— Qui sait ? objecta André. Elle est vachement têtue, cette fille !

— Oui, mais Henri monte mieux, déclara Jérôme pour qui cette opinion était l'évidence même.

— Pardi, il a des jambes qui n'en finissent plus, alors il tient, c'est normal ; mais Hélène a une plus jolie position, chantonna Louis, changeant de héros par pur goût de contradiction.

Ils étaient tous complètement enthousiasmés par leur récente découverte de l'équitation. Jusque-là, pour eux, le cheval n'avait été qu'un animal de labour, un traîneur de charrettes. Les gens qui montaient à cheval faisaient partie d'une sorte de mythologie, placée en dehors d'eux et à laquelle il n'était pas question de penser pouvoir atteindre. Et le miracle était venu à eux. Quelques gros commerçants, un avocat, un médecin, qui gardaient d'un service militaire, fait jadis dans la cavalerie, une lancinante nostalgie du cheval, en avaient parlé entre eux en échangeant leurs souvenirs. Et, dans la petite ville morte qui s'ennuyait, l'idée était née soudain d'acheter quelques bêtes et d'organiser une Société d'Équitation. On avait examiné les conditions financières, établi un budget détaillé, découvert, au bord de la ville, un grand terrain et des écuries désaffectées faciles à remettre en état, mis la main sur un garçon jeune, dynamique, passionné par le dressage des chevaux, prêt à apprendre à monter aux débutants.

Et la chose avait jailli de ce jaillissement net, convaincant, spontané, joyeux, des réalisations qui rencontrent l'enthousiasme de l'unanimité. Des subventions demandées avaient été trouvées aussi bien du côté de la municipalité que du côté des particuliers dotés d'une certaine fortune, car le cheval, depuis la guerre, a reconquis les foules : il suffit de prononcer son nom pour que les imaginations se chargent de rêveries sans fin.

On parlait déjà d'organiser des concours hippiques dans la région pour rencontrer aussi bien les Sociétés Rurales et Urbaines (S.H.R. et S.H.U.) que les cavaliers des environs en compétitions amicales.

Le climat était trop à l'optimisme pour que l'expérience tentée ne soit pas couronnée de succès. La nouveauté du sport enchantait la jeune génération. Les prix étaient modiques pour les moins de dix-huit ans. Personne, au début, ne s'encombra de scrupules vestimentaires : une salopette ou un vieux pantalon étaient bien assez bons pour se retrouver brutalement séparé de son cheval, assis ou à plat ventre sur le sol, très éberlué, un peu contusionné ! Les moins souples s'en dégoûtèrent vite car ils n'arrivaient à rien. Les froussards se retirèrent discrètement dès leur première chute en se retranchant derrière des excuses du style : « J'ai trop de travail ! » ou : « Tout compte fait, ça ne m'amuse pas ! » Mais il resta en course une fameuse équipe qui considéra vite les débutants du haut de son expérience avec un tantinet de mépris.

Il y avait maintenant huit mois, à peu près, qu'ils montaient deux fois par semaine, les jeudis et dimanches, avec une fougue qui ne se démentait pas. La lecture du magazine *Le Cheval*, qu'ils n'avaient pas tardé à découvrir, leur avait rapidement donné le goût

d'une tenue adaptée. D'autant plus qu'Hélène lança la mode. Cela non sans raisons variées. D'abord, son père était tailleur. Elle n'eut aucun mal à obtenir de lui un jodphur très élégant : il faisait toujours tout ce qu'elle voulait. Ensuite ce commerçant habile ne perdit pas de temps avant de comprendre qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner dans la confection des vêtements de cheval, puisque la ville se prenait d'un tel intérêt pour l'équitation. Doué du sens de la publicité, il eut une idée merveilleuse, cause directe et incontestable, d'ailleurs, de l'antagonisme qui dressait l'un contre l'autre sa fille et Henri.

Le garçon, avec ses taches de rousseur, ses cheveux drus, son air impertinent et sa longue maigreur, était aussi pauvre qu'orgueilleux. Mais il avait un orgueil sans agressivité, un orgueil rieur, éclatant, ironique qui l'imposait d'emblée et lui soumettait les autres. Il n'était pas question, pour lui, de faire de l'élégance. Il trouva, en bloquant là-dessus la totalité de son argent de poche, en sacrifiant tous les cinémas et autres distractions, les quelque deux mille francs mensuels nécessaires à payer les leçons de cheval, mais il fit son apparition au manège vêtu d'un invraisemblable blue-jean rapiécé et d'un vieux pull dont les manches relevées cachaient les malheurs. Il portait cet accoutrement avec une désinvolture de grand seigneur et il n'aurait jamais pensé qu'il était ridicule si Hélène ne s'était chargée de le lui faire comprendre.

Ce genre d'attitude et de sarcasme ne le mettait pas en état d'infériorité : il lui donnait envie de se venger de façon à faire rentrer dans la gorge du mauvais plaisant arguments et suffisance. Mais Henri n'avait pas l'habitude des filles. Avec les garçons, pas de problème : quelques coups de poing assenés avec convic-

tion terminaient la querelle... Par contre, Hélène, sur le moment, le désorienta, d'autant plus qu'elle avait parlé du haut de son cheval et il est bien connu que, du fantassin au cavalier, il y a une supériorité de taille qui gêne toujours le fantassin !

CHAPITRE II

Henri, en effet, joignit le manège avec un peu de retard sur les autres et les premiers élèves se croyaient déjà très forts. Il plut tout de suite à Déchaud, le maître de manège. Celui-ci le jaugea d'un coup d'œil et il lui tarda immédiatement de le voir en selle, parce qu'il avait décelé en lui la simplicité, l'audace et la tendresse indispensables à faire un homme de cheval, c'est-à-dire plus et mieux encore qu'un cavalier.

— Viens jeudi, à quatre heures, après la reprise, lui dit-il, je te mettrai à cheval et nous verrons !

Dans le domaine des adolescents, la reprise de trois heures était : « La Reprise », celle des meilleurs, de ceux qui n'avaient peur de rien, des premiers venus qui n'étaient pas partis. Hélène en était et, il faut bien l'avouer, elle en était sans modestie.

Henri ne rêvait que du moment où, pour la première fois, il prendrait contact avec un cheval. Il arriva en avance sur l'heure fixée et les vit. Ils étaient six, ce jour-là, dans le manège, c'est-à-dire le maximum puisqu'il y avait six chevaux. Il s'approcha de la barrière blanche qui clôturait le grand ovale de terre et de sciure où se donnait la leçon. Il se mit à dévorer du regard le maître de manège tranquillement debout au

milieu de l'enceinte, le visage tanné sous le chapeau mou, l'air indolent et l'œil aux aguets :

— Hélène, combien de fois devrai-je te dire de baisser les talons ?

Hélène sursauta si brusquement qu'Henri ne put retenir un sourire amusé. En regardant du côté du maître de manège, elle saisit ce sourire au vol et s'en vexe :

— Qu'est-ce que c'est que ce type, cria-t-elle à la cantonade, sûre de son prestige et de son ascendant sur les autres : on ne peut plus travailler tranquillement !

— Je ne donne pas longtemps à « ce type » pour te montrer comment un pied doit être placé dans un étrier ! dit le professeur en riant.

Hélène eut l'air écoeuré :

— Il va monter ?

— Il va monter, oui mademoiselle, dès que tu seras descendue.

— Dans cette tenue ?

Henri fut tellement soufflé par cette réplique qu'il fixa la fille de tous ses yeux, la bouche entrouverte, sans trouver quoi dire, sans savoir quoi penser.

Elle portait déjà le fameux jodphur paternel. Elle avait mis, avec ce jodphur, une chemise blanche impeccable fermée par une petite cravate bien attachée. Elle tenait à la main une cravache en peau de porc. Comme elle n'était pas sans se savoir jolie, comme ses cheveux fins et bouclés se prêtaient à cent coiffures, comme personne ne disait non quand elle disait oui, elle croyait régner sur le monde.

Elle régnait, en tout cas, sur ses camarades de sport, sans aucun mal puisque son groupe comptait une seule

filles, à part elle, et que cette fille était dans son ombre.

Henri, instinctivement, lui parut un rival : peut-être à cause de la répartie du professeur, peut-être à cause du silence des autres, peut-être simplement à cause de l'impression qu'il donnait.

S'il avait été plus rutilant ou seulement un peu admiratif, elle l'aurait adopté ; mais tel qu'il était, il l'inquiéta. Elle avait raison de s'inquiéter, le garçon lui dama le pion...

La reprise touchait à sa fin. Henri, les mains fermées sur la barrière et l'œil sombre, attendait avec impatience le moment où il allait pouvoir prouver à cette fille que, malgré ses loques, il la valait bien.

— Individuellement, dans la largeur, doublez et arrêtez-vous au milieu du manège ! ordonna Déchaud.

Docilement, en ordre, les six cavaliers obtempérèrent.

Ces termes d'équitation, ce vocabulaire particulier, sorte de « sésame » d'un merveilleux domaine, enchantaient le garçon qui y pénétrait enfin. Il lâcha un instant la barrière d'une main qu'il plongea dans sa poche afin d'y vérifier la présence de son portefeuille où, dans une heure à peu près, il rangerait une carte de la Société à son nom ! Son cœur, inexplicablement, se serra d'une sorte d'émoi inconnu : non peur du cheval, mais peur de mal faire en face des ennemis qu'il voulait voir dans les six jeunes cavaliers.

Pourtant, trois des garçons qui étaient là étaient, avant que le cheval ne les envoûtât — et Hélène avec le cheval, pensait-il — ses fervents seconds dans la cour du lycée et les jours de congé.

Le vent avait tourné depuis quelque temps. Leur docilité de jadis s'était muée en une sorte de condes-

cendance bienveillante et leurs perpétuelles allusions à « La Reprise » semblaient à Henri des insultes personnelles. Les jours de congé, n'en parlons pas : ils lui échappaient complètement, ils étaient au manège !

Henri, piqué au vif, voulut savoir et les fit parler.

Pour lui, au début, ces histoires d'équitation étaient sans attrait. Il considérait cette passion comme un engouement de snobs et n'avait aucune envie de s'y mêler. Mais lorsqu'il vit avec quelle conviction, avec quels yeux brillants, avec quelle nostalgie, ses amis parlaient du manège, de Déchaud et des chevaux, il comprit son erreur.

Alors les garçons cessèrent de songer à lui en mettre plein la vue, ils n'eurent plus qu'une idée : reconquérir leur chef de clan en l'amenant à aimer le cheval.

Henri se fit tirer l'oreille, car l'aspect financier de la question l'inquiétait sans qu'il veuille l'avouer.

Et, ce jeudi de juin, tandis qu'il attendait fébrilement son tour, il songeait à la cour de récréation où, une dizaine de jours plus tôt, il s'était enfin décidé.

Ce jour-là, Jérôme, Louis et André commencèrent, assis sur la marche de pierre placée devant la porte de la première classe, à raconter — tous à la fois — à Henri, debout devant eux, rêveur et les mains dans les poches, leurs exploits de la veille.

— Vous avez de la chance ! leur dit-il tout à coup, le visage un peu crispé.

Puis il leur tourna le dos et fit mine de s'éloigner. Jérôme le rappela. Il aimait beaucoup Jérôme. Entre eux, déjà, régnait cette camaraderie plus délicate, plus fidèle que la camaraderie ordinaire et qui est le chemin de l'amitié. Jérôme était nettement plus petit que lui, plus râblé aussi, étonnamment agile et souple. Il était le garçon le plus rapide du lycée et il faisait, sans en

tirer vanité, de fréquents déplacements pour aller disputer des titres dans les compétitions universitaires. Il les ramenait souvent, d'ailleurs. Il portait ses cheveux blonds et raides assez longs pour qu'une mèche lui retombât perpétuellement sur les yeux. Il avait l'habitude de la relever d'un grand geste de la main découvrant un haut front droit et des yeux gris pleins d'une invincible confiance. Lorsqu'il sentait Henri sur le point de se mettre en colère, il lui lançait un sourire à la fois malicieux et compréhensif qui le désarmait. Henri, bouillant, querelleur, orgueilleux presque jusqu'à la vanité, impulsif et exigeant, trouvait en ce garçon modeste, tranquille et plein d'humour, l'ami qui le complétait le mieux. Aussi se retourna-t-il à l'appel de Jérôme.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Viens un peu.

Il revint, boudeur, en traînant les pieds :

— A la fin, j'en ai assez de vos histoires.

— On croyait que ça te plaisait.

— Ça me plairait de monter, ça oui, mais puisque c'est impossible, ce n'est pas la peine d'en parler.

Jérôme, sans répondre, le regarda d'un drôle d'air tout en repoussant sa mèche. Il avait senti anguille sous roche. Ce fut André qui mit les pieds dans le plat :

— Impossible ?

— Je n'ai pas d'argent, lança Henri avec une espèce de hargne brutale qu'il voulait faire passer pour de l'indifférence.

— Ce n'est pas plus cher qu'une place de cinéma, tu sais ! objecta doucement Jérôme.

Henri se décontracta soudain comme par enchantement. Il se pencha un peu vers les garçons assis et ébaucha un sourire :

— Combien ?

— A peine un peu moins : deux cents francs l'heure pour les moins de dix-huit ans. Pour les autres, c'est quatre cents.

— Pas vrai ?

Ils hochèrent tous les trois la tête à qui mieux mieux, heureux de voir les choses prendre si bonne tournure. Mais Henri se rembrunit :

— Il faut un costume spécial, constata-t-il laconiquement.

— Pas obligé du tout ! affirma Jérôme.

— Ah !... Mais on doit abîmer ses habits, non ?

— Tu n'as qu'à mettre des vieux trucs, déclara André avec un petit haussement d'épaules, comme si c'était l'évidence même.

De nouveau, les autres approuvèrent en silence.

— Ah ! répéta Henri méditatif.

— Alors, tu viens ? supplia Jérôme.

— Je crois bien que oui...

Henri n'avait pas plutôt prononcé ces mots que ses camarades sautaient sur leurs pieds et le bourraient de coups de poing amicaux. Il n'arrivait pas à se dégager et riait à pleine gorge.

En se souvenant de cette scène, Henri eut un mouvement d'humeur contre eux trois. Avec leurs histoires de vieux vêtements, ils lui avaient attiré la remarque blessante d'Hélène. Pour comble, André et Jérôme avaient des culottes de cheval. Louis, en fuseau de ski et chaussures montantes, présentait fort bien. L'autre fille et le garçon qu'il ne connaissait pas, eux, étaient plus simplement en blue-jeans. Mais il y a tout de même une différence entre un blue-jean neuf et un vieux, raccommodé de partout ! Il se sentit roulé mais

il réagit vite. Il monterait tel quel, et zut pour les mauvais plaisants !

— A terre à volonté, cria Déchaud.

Les jeunes gens lâchèrent leurs étriers et, selon l'inspiration du moment, passèrent la jambe droite qui par-dessus la croupe, qui par-dessus l'encolure. Ils se retrouvèrent en bon ordre, debout à la tête des chevaux qu'ils tenaient par une rêne.

— Rentrez vos chevaux. Hélène, tu donneras le tien à Henri.

— Vous ne lui faites pas monter Astruc ? suggérait-elle avec condescendance. Il est plus doux, pour un débutant.

— Donne-lui Cicoa, il s'en tirera très bien, fais-moi confiance.

Hélène se sentit vexée. Quand elle avait pris sa première leçon, on lui avait donné Astruc, à elle. Monter Cicoa était considéré comme un honneur... un peu dangereux, du reste ! Cette pensée étouffa sa rancœur. Il allait voir ce que c'était, cette espèce de débutant mal habillé !

Henri, fasciné par la belle bête dorée que tenait la jeune fille, avança lentement vers elle. En lui tendant les rênes, elle lui lança :

— Attention, ça mord !

Et elle pouffa de rire en rejoignant les autres.

« Quelle peste ! » se dit Henri, furieux.

Il n'eut pas le temps d'en penser beaucoup plus long, car Déchaud lui expliquait comment tenir un cheval, arranger la selle pour qu'elle ne blesse pas l'animal au garrot, ajuster les étriers à sa longueur de jambes, etc... Une fois donnée cette leçon de harnachement, il le fit monter en selle. Henri se dressa de toute sa hauteur, radieux et conquérant. Cicoa, docile,

LES SENTIERS DE L'AUBE

Bibliothèque de l'adolescence

Dans la petite ville morte qui s'ennuyait, l'idée était née soudain d'acheter quelques chevaux et d'organiser une Société d'Équitation. Et la chose avait surgi de ce jaillissement net, joyeux, convaincant des réalisations qui rencontrent l'enthousiasme de l'unanimité. Pour un groupe de jeunes gens, monter à cheval devint vite une véritable passion. Hélène, élégante, riche, orgueilleuse, régnait sur ce groupe jusqu'au jour où vint un grand garçon sauvage et agile qui arborait fièrement des vêtements rapiécés. Ils se heurtèrent dès leur première rencontre. Hélène humilia Henri qui pensa d'abord ne jamais le lui pardonner. Mais s'ils étaient violents et vaniteux, ils étaient aussi généreux et droits. Ce récit est leur histoire et celle de leurs amis, tous réunis dans le même amour du cheval.

PLON

Imprimé en France. — TYP. PLON, PARIS. — 1959. 69017. — Printed in France.

S. P.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04093199 1

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

